

Louis Hémon et «Maria Chapdelaine»



Irlandaise, bientôt internée dans un hôpital psychiatrique, naît en 1909 une petite fille, Lydia. Les deux dernières années à Londres sont des années d'épreuves. En octobre 1911, il embarque à Liverpool pour Québec.

La "vieille capitale" fait sur Louis Hémon une vive impression, mais c'est à Montréal qu'il s'installe pour l'hiver. Comme à Londres, il gagne sa vie dans des bureaux. En juin 1912 commence la grande aventure. Par le chemin des écoliers, il se rend au lac Saint-Jean, à deux cent vingt kilomètres au nord de Québec, un "front pionnier" à l'époque. Il trouve de l'embauche chez un défricheur de Péribonka. Garçon de ferme, il partage pendant six mois la vie familiale des Bédard. Silencieux et terriblement attentif, il observe la nature, les travaux, la vie quotidienne. Il prend des notes qui lui serviront, en janvier 1913, à bâtir en quelques semaines l'ouvrage de son passage au Québec, « Maria Chapdelaine ». Un nouveau séjour à Montréal, et c'est le départ pour l'Ouest. Il ne devait pas y parvenir.

Un livre

Le « récit du Canada français » que Louis Hémon intitule « Maria Chapdelaine » se déroule sur deux plans : une intrigue romanesque et la description d'un milieu. Maria Chapdelaine est la fille d'un colon de Péribonka, au lac Saint-Jean. François Paradis, sorte d'aventurier qui vit loin dans le Nord, la courtise. Il meurt, "écarté" et gelé en allant



la voir pour le temps des fêtes. Maria refoule sa douleur sur les conseils de son confesseur. Elle hésite ensuite entre deux prétendants. Avec Eutrope Gagnon, elle mènerait la dure existence des pionniers. Avec Lorenzo Surprenant, ce serait la vie facile aux États-Unis. La mort de sa mère la fait réfléchir : elle choisit de s'unir à Eutrope Gagnon pour rester fidèle aux "voix de la patrie". Dans ce schéma l'auteur insère de brèves descriptions des travaux des défricheurs et autres habi-



tants de la région du lac Saint-Jean : l'essouchage, la cueillette des bleuets (myrtilles), les foins, la cuisson du pain, la moisson, la drave, les préparatifs de défense contre le froid. Hémon avait écrit qu'il voulait « voir de près des milieux généralement considérés comme humbles ». Il restitue les outils et les gestes avec la conviction d'être le témoin d'une sorte de vérité indépassable.

D'abord publié en feuilleton par le quotidien de Paris « le Temps » en 1913, l'ouvrage ne retient guère l'attention, si ce n'est celle du Canadien, Louwigny de Montigny, qui le fera publier à Montréal trois ans plus tard. C'est en 1921 que commence l'aventure littéraire. Bernard Grasset choisit « Maria Chapdelaine » pour ouvrir sa collection des « Cahiers verts » qu'il lance en utilisant les techniques neuves de la publicité et des relations publiques. Le succès est immense. Dix-huit mois plus tard, l'éditeur annonce qu'il a vendu quatre cent mille exemplaires. Rééditions et traductions se multiplieront par la suite au point que le nombre des lecteurs a été évalué, il y a déjà longtemps, à un million. L'ouvrage figure aujourd'hui parmi les titres du « Livre de Poche ».

Le sentiment d'agacement qu'éprouvent maintenant nombre de Canadiens à l'évo-

cation de « Maria Chapdelaine » se comprend si l'on observe que l'action du roman est à la fois très localisée et très datée. La vie du défricheur qui prend une concession de "bois debout" pour la mettre en culture ("faire de la terre") n'est aucunement celle de l'agriculteur des basses terres du Saint-Laurent. La préface de Louwigny de Montigny le disait bien, mais elle ne figurait pas dans les éditions parisiennes. Surtout, la vie simple et "primitive" que Hémon recherche désespérément porte la marque d'une fin de siècle juste un peu prolongée. Au lendemain de la guerre, alors que beaucoup de choses commencent à changer, un fort mouvement patriotique et religieux s'empare d'un livre qui paraît exalter « la vie patriarcale, toute de foi et de travail ». « Maria Chapdelaine », a-t-on écrit, restitue à la France présente l'image de la France d'autrefois ». Le reportage romancé du jeune "contestataire" devient à la fois un drapeau et une thèse. Préfacier de la première édition canadienne (1916), l'historien de la philosophie Emile Boutroux demande : « Quelle fin, hommes d'aujourd'hui, devons-nous donner à notre vie ? Il en est au moins trois entre lesquelles nous pouvons choisir : la lutte et



les aventures du pionnier, la jouissance du progrès dans le confort des villes, l'attachement à la terre natale et à ses traditions ». Les leçons que l'on a tirées de « Maria Chapdelaine » n'éveillent aujourd'hui, de part et d'autre de l'Atlantique, qu'un écho affaibli. Il était inévitable qu'elles aillent au-delà des intentions de l'auteur, jeune homme triste, attentif seulement à deviner, lorsqu'il remontait pour la première fois le Saint-Laurent, « l'énigme que le continent cache derrière sa frange visible ».